



F

184936 à 186590

# 27 AVRIL 1944

# NOTRE MÉMOIRE

Bulletin de l'Amicale des Déportés Tatoués du convoi du 27 avril 1944  
Janvier 2004 – N° 19

**Editorial**

## La France et l'Allemagne réconciliées

Page 2  
**LES DERNIERS JOURS  
DE JACQUES BORGNET**

Page 3  
**LE LUTÉZIA**

Page 4  
**VIÉ DE L'AMICALE**

En ce début de 3<sup>ème</sup> millénaire, avec la disparition progressive des acteurs et des témoins, la Seconde Guerre Mondiale et ses horreurs, déportations et holocauste, entrent dans l'histoire, mettant également un terme à près d'un siècle de haine franco-allemande.

La guerre franco-allemande de 1870-1871 fut un moment essentiel de l'histoire de nos deux pays. C'est de cet événement que date, dans chacune des deux nations, l'image de l'ennemi héréditaire avec toutes les conséquences qui en découleront pour longtemps. Cette guerre naturellement perdue d'avance, s'achève par l'occupation d'une partie de la France. Dès lors les relations franco-allemandes se centrent sur le problème de l'Alsace-Lorraine. Pour la France il faut préparer la "Revanche". Pour y parvenir, la France recherche des alliés anglo-franco-russe, l'Allemagne constitue la Triple Alliance germano-austro-italienne. Cette paix armée conduit à la Première Guerre Mondiale où Français et Allemands s'affrontent avec une hostilité farouche. La défaite du Reich en 1918 et le Traité – discutable - de Versailles accentue en France la haine exacerbée du "Boche" qui n'a d'égale en Allemagne que la haine du Français.

Au cours de la Seconde Guerre Mondiale, les armées nazies multiplient les horreurs de la guerre auxquelles s'ajoutent les camps de

concentration et le crime indélébile qu'est la Shoah. Pourtant, dès la fin du conflit autour de De Gaulle et d'Adenauer se développe un mouvement cherchant à réconcilier Français et Allemands. Mais, alors qu'en ce début de 3<sup>ème</sup> millénaire les haines nées en 1870 tendent à disparaître, de nouvelles menaces pèsent, cette fois sur notre civilisation confrontée à la haine de l'intégrisme musulman protégeant le terrorisme international à grande échelle et l'emploi de kamikazes rendant toute parade impossible.

Un monde change sous nos yeux, bouleversant nos habitudes. Mais qu'en est-il des hommes ? Espérons qu'ils trouveront les solutions pour offrir à l'humanité une paix durable !

C'est dans cette perspective que je vous souhaite à toutes et à tous de joyeuses fêtes de fin d'année et formule pour vous et les vôtres mes meilleurs vœux pour la nouvelle année à venir.

**André Bessière**  
185.074

### "27 avril 1944, Notre Mémoire"

Groupement n°190 de la  
Fédération Nationale  
André Maginot

Bulletin de l'Amicale des  
Déportés Tatoués du Convoi  
du 27 avril 1944  
Janvier 2004 - N° 19

**Directeur de la publication :**  
**André Bessière**

**Adresse :**  
18, avenue de la République  
91170 Viry-Chatillon  
Tél. : 01.69.24.20.66

Dépôt légal : à parution

## Témoignage

# Les derniers jours de Jacques Borgnet

François Lecureuil a écrit en 1973 ce témoignage sur la dure réalité des marches d'évacuation des camps, appelées marches de la mort. Ici l'évacuation du Kommando Flöha de Flossenbürg.

Tout au long de l'exode du commando, Jacques Borgnet avait montré un courage constant et même un entrain qu'il propageait autour de lui afin de stimuler ses camarades et de les aider à supporter les rigueurs de la faim, de la soif, la fatigue des marches forcées et l'angoisse croissante du sort que nous redoutions. Mais depuis quelques jours (je me situe au début de mai 1945), son allant avait disparu, il se traînait sur la route et me répétait souvent quand nous étions à portée de voix : "Mon pauvre François, je vais crever !" Sans doute était-il atteint de la redoutable dysenterie, mortelle pour beaucoup à cause de l'épuisement qu'elle provoquait, et se sentait-il anéanti. Lors des derniers moments de notre captivité, l'instinct de survie nous recroquevilla sur nous-même, et, dans cette ultime épreuve qui a précédé notre libération, nous nous inquiétions médiocrement de nos camarades. Même s'ils étaient très proches et très chers, comme l'était pour moi Jacques Borgnet. Pouvoir avancer sur la route, pouvoir manger quelque peu, n'importe quoi, éviter le fusil du S.S. ou le gumi du kapo, telle était notre hantise dans cette lutte individuelle contre la mort.

### Le 6 mai 1945

Aussi je me rappelle que c'est avec un étonnement désespéré que j'ai revu Jacques le dimanche matin 6 mai 1945 allongé sur la paille dans le fond de cette grange où nous avions été parqués pour la nuit. Ses yeux étaient déjà vitreux, ses pommettes encore plus saillantes, le teint terreux, sans mouvement, alors qu'il était demeuré à mes yeux le modèle du courage et de l'optimisme. Nous nous approchions de lui, Pierre Goupille et moi. Par une heureuse chance - combien rare - il venait d'être distribué à chacun une petite part de pain - pain noir et gluant, mais qu'importe.

Peut-être les kapos allégeaient-ils ainsi les chariots en vue d'une fuite devant les Alliés. Car ils n'étaient pas loin de nous, les Alliés ! Nous savions confusément que la guerre devait finir dans les prochains jours et que c'était pour nous le dernier quart d'heure. Aussi combien était-il rageant de voir Jacques qui avait soutenu tant de camarades physiquement et moralement, être lui-même sur le point de passer juste au moment de la délivrance !

### "Un petit bout de pain"

Jacques avait donc reçu son petit bout de pain que Pierre Goupille avait "touché" pour lui et lui avait apporté (à moins que ce soit moi, je ne me souviens plus très bien). Réaction d'un malade devant de bons camarades ou bien acte de générosité au moment de la mort ? Je ne saurais le dire, mais ce dont je puis témoigner, c'est de son geste et de ses paroles à ce moment là. S'adressant à Pierre et à moi, il nous dit en tentant de nous donner son pain : "Partagez-vous ça : je n'en ai plus besoin" Je crois me souvenir qu'il souriait en nous regardant. Pour nous deux, âgés de 19 et 25 ans à l'époque, ce bout de pain supplémentaire était un trésor après tant de privations et de souffrances. Nous l'avons partagé et mangé devant Jacques qui s'éteignait peu à peu. Il y eut alors un appel et un rassemblement dans la cour de la ferme où stationnaient plusieurs chariots



agricoles attelés à des tracteurs. Les valides - dont Pierre Goupille et moi - furent groupés à part pour reprendre la route à pied. Les malades et ceux qui ne pouvaient marcher durent grimper sur un des chariots qui partit pour le camp de Terezienstadt (nous l'apprîmes par la suite). Puis les mourants et les cadavres furent tirés dehors par des camarades de corvée et jetés pêle-mêle sur un autre chariot. Jacques était du nombre, je l'ai vu. Était-il déjà mort quand son corps rejoignit les autres dans le chariot ? Qui peut le savoir ?

Je ne sais pas personnellement où ce dernier chargement a été conduit. Ce n'est qu'environ deux ou trois jours après que j'ai vraiment ressenti la disparition de Jacques. Tel était le degré d'abrutissement où nous avait réduit le régime concentrationnaire. J'ai pleuré. Mon émotion est encore la même 27 ans après en me rappelant ce don de pain.

François Lecureuil  
Auschwitz 185 884  
Buchenwald 53 592  
Flossenbürg 9 871

## Témoignage

# Le Lutétia

**Encore toute jeune femme, Madeleine Thibault est volontaire à l'hôtel Lutétia pour accueillir les déportés qui rentrent de l'enfer. Marquée par cette période, elle raconte quelques souvenirs indélébiles.**

Je me suis engagée au C.A.V.F. (Corps Auxiliaire Volontaire Féminin), aux environs du 25 avril 1945. Ce corps, fondé à Londres par Mary Churchill, était composé des sections transport, secrétariat et social, dont je faisais partie. Plus tard, en découlerait le C.O.S.O.R. Nous étions cantonnées à l'hôtel de la Trémouille dans le 8<sup>ème</sup> mais le jeudi de mon engagement, nous avions rendez-vous vers 9 heures, à l'hôtel Lutétia. A midi, nous patientions encore dans le hall. Jusque-là, l'hôtel était occupé par le personnel du ministère de la guerre. Prévenu 8 heures, il devait libérer les chambres pour midi. Il allait s'installer rue Pierre Charron, au "château Frontenac". Après le déjeuner, nous nous sommes retrouvées au Lutétia et vers 17 heures une des responsables demanda des volontaires pour la permanence de nuit. J'en faisais partie. J'étais affectée à l'accueil. Je ne connaissais pas l'hôtel, je savais simplement qu'il comptait sept étages. Le premier était réservé à l'administration et le second à l'infirmerie. Nous étions installés dans le hall, au pied de l'escalier principal, face à l'ascenseur. Ne pouvant quitter mon poste, je décidais d'envoyer des scouts ou des jeunes des Jeunesses Communistes dans les étages, pour répertorier le nombre de chambres et de lits.

### Les premiers rescapés

A l'arrivée du premier convoi, le dimanche soir, si j'ai bonne mémoire, je n'ai pas fait trop d'erreurs. J'ai casé tout mon monde et personne ne s'est plaint. Nous avons même été félicités par monsieur Fresnay pour notre organisation ! Quand les déportés arrivaient au Lutétia, ils passaient au contrôle, subissaient une visite médicale et recevaient 2.000 F. Ensuite, ils venaient nous trouver pour l'hébergement et pouvaient, s'ils le désiraient, prendre un repas. En principe, ils avaient droit à 48 heures de séjour. Mais bien souvent, ils restaient plus longtemps. Aussi bizarre que

cela puisse paraître, tous n'avaient pas hâte de rentrer chez eux. Non qu'ils n'en éprouvaient pas l'envie, mais les conditions de vie avaient changé et, tant qu'ils étaient au Lutétia, ils étaient ensemble, en somme en pays de connaissance. Très vite, j'ai été affectée aux étages. Notre service était 7 h/14 h, 14 h/22 h ou 22 h/7 h. Nous, "les petites bleues", étions entièrement responsables des étages. Deux bénévoles nous aidaient dans notre tâche. Courant mai 1945, le 3<sup>ème</sup> étage a été réservé aux femmes. Notre permanence se trouvait sur le palier, en face de l'ascenseur principal. Nous tenions deux registres, un par numéro de chambre, l'autre par liste alphabétique. Mais beaucoup de déportés ne se faisaient pas inscrire à leur arrivée et ne signalaient pas leur départ. Quelques anecdotes me restent en mémoire.

### Le lieutenant Micard

Un matin la femme de chambre de l'hôtel est venue m'avertir qu'un déporté était mort dans la salle de bains. Cela m'a d'autant plus frappée que sa femme et son beau-frère étaient arrivés le matin même pour le chercher et attendaient sur le palier. Un soir suivant, aux environs de minuit, un déporté est venu me trouver, armé d'un couteau, il voulait tuer la femme qui l'avait dénoncé. J'étais jeune et n'en menais pas large. Je l'ai persuadé de me confier son couteau lui promettant de lui rendre au petit matin, dès l'heure du

premier métro. Les jeunes des Jeunesses Communistes m'ont alors bien aidée en le ramenant à sa chambre pendant que je prévenais le service de santé. Enfin, une nuit, au cours du mois de juin, le lieutenant Micard, qui bien des années plus tard allait devenir mon mari, est venu me demander si je tapais à la machine. Il dirigeait le service de sécurité et de contrôle et avait la haute main sur tous les services. Il m'a fait descendre dans son bureau, chambre 108, afin de taper des rapports en anglais et en allemand !

### Beaucoup d'allées et venues

Quand l'hôtel Lutétia a été mis en service comme centre de rapatriement des déportés, outre le personnel de l'hôtel resté en place (cuisiniers, lingères, femmes de chambre, responsables d'étage), six cents personnes y évoluaient : des militaires, les effectifs du C.A.V.F, le corps médical et des bénévoles. Beaucoup d'allées et venues et donc beaucoup de coulage, tant dans l'habillement (des camions entiers partaient chargés) que dans le ravitaillement. En juin, le Lt. Micard décida de remettre de l'ordre. Il réduisit l'effectif de moitié, et garda, en principe, les personnes de confiance. Fin août le rapatriement était à peu près terminé. En septembre, seul un petit noyau de personnes était maintenu. En octobre, la direction de l'hôtel demanda au Lt. Micard de rester sur place afin que l'inventaire des dégradations soit fait : matelas et fauteuils éventrés, literie souillée, linge de maison en piteux état, mobilier bancal... En juin, je me souviens, la vaccination contre le typhus avait été obligatoire en plus des aspersions de D.D.T chaque matin. Pourtant, j'ai entendu dire que, malgré ces précautions, dix à quinze personnes étaient mortes, notamment des scouts et une femme de chambre.

**Madeleine Thibault,  
Femme de Louis Micard (186.082)**



## Vie de l'Association

### Prochaine Assemblée Générale

Répondez vite et nombreux au courrier qui vous a ou qui va vous être adressé pour l'Assemblée Générale de Neuvy-sur-Barangeon dans la propriété de la Fédération Maginot les 17 et 18 avril 2004. Pour le soixantième anniversaire du départ du convoi, nous devons être nombreux.

### Naissances

La naissance d'un petit Blaise arrière-petit-fils de Michel Mavian (186.060) réjouit toute la famille et particulièrement sa grand-mère Alice Marietan.

Longue vie et prospérité au petit Siméon qui a vu le jour fin novembre. Siméon est le petit fils de Marie-France et Félix Guillon, notre dévoué trésorier.

### Ils nous ont quittés

Le 15 juillet 2003 ont eu lieu les obsèques d'Etienne Bennac (185.053). **Etienne Bennac**, alias Vernette, réfractaire au S.T.O., a rejoint le maquis Monna près de Millau. Il fut déplacé à Bertholène (forêt de palanges) pour former de nouveaux maquis puis rejoint celui de Fabrègues le 20/11/43 où le maquis s'était replié. Au cours d'un accrochage il fut pris et interné à la prison de la 32<sup>ème</sup> à Montpellier, puis transféré à Compiègne après de nombreux sévices et déporté à Auschwitz (convoi des tatoués), Buchenwald (52.741) et Flossenbürg (9.371). Il était titulaire de la Légion d'Honneur, Médaille Militaire, Croix de Guerre avec Palmes, Croix des C.V.R. et de nombreuses autres décorations.

Le 2 septembre 2003 **Suzanne Agrapart** est décédée à Villeurbanne dans le Rhône. Elle était âgée de 95 ans. Ses obsèques ont été célébrées le 8 septembre à Villeurbanne avec les honneurs des anciens combattants et résistants, des anciens déportés et dans

le respect de son titre de Chevalier de la Légion d'Honneur. Jeanne Agrapart était l'épouse de Jean Agrapart (184.938), mort à Buchenwald le 22 mai 1944 (53.383). Elle-même avait été déportée à Ravensbrück.

**Antoine Jabot** (185.763) nous a quitté après une longue maladie. Après Birkenau, il avait été dirigé sur Buchenwald (53.292) puis Flossenbürg (9.832).



Les obsèques de **Marc Taillebois** (186.449), mort brutalement, ont eu lieu dans l'intimité début août. Déporté avec le convoi du 24/04/44, il est passé par Buchenwald (52.923) et

Flossenbürg (10.249) avant d'être envoyé au kommando Flöha, où il fut le compagnon de notre président au camp de Teresin en Tchécoslovaquie, jusqu'à leur libération par les russes le 8 mai 1945. Il était à Chateaubriant parmi les quatre tatoués présents à l'assemblée générale.

**André Gaugué** (185.624) nous a quitté lui aussi il y a peu. Après Auschwitz, Buchenwald et Flossenbürg, il a terminé son parcours concentrationnaire dans l'enfer d'Hersbrück. Ses obsèques ont eu lieu dans l'intimité le 1<sup>er</sup> décembre 2003.

L'amicale adresse ses condoléances émues aux familles éprouvées et s'associe à leur deuil.

### Prix National de la mémoire et du civisme André Maginot

Vous avez pu lire dans la Charte de larges échos de ce prix qui s'adresse aux écoles primaires, collèges et lycées. Si vous connaissez un établissement où, élèves et professeurs sont disposés à travailler sur la reconnaissance due aux anciens combattants à travers les lieux du souvenir, l'amicale peut les parrainer auprès de la Fédération Maginot, pour l'obtention de crédits destinés au financement des voyages. Tous les renseignements seront donnés par le secrétariat de l'amicale sur simple demande.

### Souscription

Notre camarade Paul Le Goupil (185.899) fait paraître en collaboration avec Pierre et Gigi Texier: "**Autopsie d'un kommando de Buchenwald : Bad Gandersheim**". Ce livre analyse pour la première fois la vie et la composition d'un kommando d'usine de sa création à sa désagrégation. Nous vous invitons à acquérir ce livre (qui ne sera pas vendu en librairie) auprès de Paul Le Goupil : 19, rue du marais, 50760 Valcanville. Joindre un chèque de 20 euros pour un exemplaire franco.

### Cérémonie du souvenir à Langeais (Indre et Loire)

Le dimanche 18 janvier 2004, la ville de Langeais et les associations patriotiques honoreront la mémoire des résistants langeaisiens déportés. Les cérémonies débiteront vers 10 h. Rendez-vous est donné place du 14 juillet, face à la mairie. Rappelons que dix-huit langeaisiens faisaient partie du convoi des tatoués. A cette occasion, un drapeau sera remis en leur mémoire. L'amicale invite tous les membres qui le peuvent à assister à cette cérémonie. Un repas suivra.  
Contact M. Flais 02.47.96.60.40

F

184936 à 186590